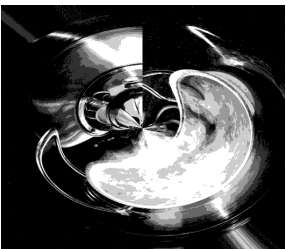


# L'ultime

ouverture



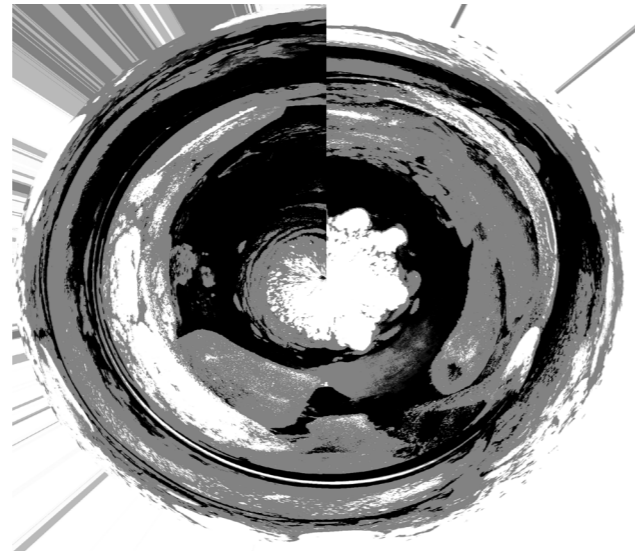
Nous vivions dans la glace depuis toujours. Depuis toujours, voilà ce que j'aurais répondu à qui-conque m'aurait posé la question. Nous étions là, tassés les uns contre les autres dans les galeries et les cavités de notre monde souterrain. Le froid était notre condition naturelle, aussi évidente que l'obscurité qui nous enveloppait en permanence.

Notre communauté comptait une trentaine d'individus. Nous circulions par des tunnels que nous connaissions par cœur, d'une grande salle centrale jusqu'aux couloirs périphériques où l'on s'isolait pour dormir. Nous mangions ce qui nous était donné, sans en connaître l'origine. Et ce qui nous rassemblait, le vrai ciment de notre groupe, c'était une question, une seule, qui résonnait dans chaque esprit comme un écho sans fin :

Comment suis-je arrivé ici ?

Personne ne s'en souvenait vraiment. Nous nous étions chacun réveillés un jour, dans la glace. Mais quelque chose, une intuition sourde, nous soufflait que nous venions d'ailleurs. D'un ailleurs que nous ne pouvions ni nommer, ni imaginer.

Le plus brillant d'entre nous, Mag, avait élaboré ce qu'il appelait « la Thèse de l'Avant : l'idée que nous avions existé dans une autre forme, avant d'échouer ici. La glace n'est pas notre nature première, répétait-il à longueur de journées. Les autres l'écoutaient, puis retournaient à leurs occupations. La vie continuait. Les nouveaux arrivants, car il y en avait toujours de nouveaux, apparurent un matin au milieu de nous sans explication, hébétés et silencieux, ils s'intégrèrent rapidement au rythme collectif. Ils posaient les mêmes questions. Obtenaient les mêmes non-réponses. Et finissaient par accepter. C'était une vie. Pas confortable, pas lumineuse, pas libre, mais une vie.



1. Habitat de la tribut

Jusqu'aux Ouvertures.

La première fois que j'en fus témoin, je crus que j'allais mourir de terreur. Un grondement sourd, venu de nulle part. Les parois vibrèrent, les cristaux de glace tintèrent. Puis la lumière. Je n'ai pas de mots pour décrire ce que c'est que de voir la lumière pour la première fois quand on a toujours vécu dans l'obscurité. Ce n'est pas une révélation. C'est une agression. Une douleur aiguë qui traverse les yeux et transperce le crâne.

Avec la lumière venait la chose.

Immense. Incompréhensible. Une pâte aussi large que nos corps entiers, se refermant avec une précision terrifiante. Elle plongea dans notre monde et emporta Berta, ma voisine de galerie, Berta qui chantonnait quand elle pensait que personne n'entendait. Elle disparut avec la lumière et son grondement. Personne n'en revenait jamais.

Les Ouvertures, nous finîmes par les appeler ainsi. Certains les attendaient avec résignation. D'autres développèrent des stratégies d'évitement, se glissant dans les recoins les plus étroits. Mag tentait de les étudier. « Elle choisit », dit-il un jour. Elle ne prend pas au hasard.

Le plus insupportable n'était pas la prise elle-même. C'était l'attente. Ces longues périodes de calme apparent durant lesquelles nous vivions normalement, tout en sachant que cela pouvait survenir à n'importe quel moment. Ce qui changea tout survint lors d'une ouverture comme les autres. La lumière avait jailli, la chose avait saisi Torv le silencieux. Mais juste avant que le monde ne se referme, dans l'infime fraction de seconde où la lumière existait encore, nous entendîmes une voix. Immense. Déformée. Et qui disait, avec le naturel de quelqu'un qui accomplit un geste du quotidien :

“ Chérie, tu as un sachet de petits pois ? ”

Le bruit cessa. La lumière mourut. Nous demeurâmes pétrifiés. Ces mots n'avaient aucun sens dans notre grammaire. Et pourtant, ils avaient été prononcés avec une désinvolture absolue. Quelqu'un qui n'est pas en train d'arracher un être à son monde. Quelqu'un qui fait autre chose. Quelque chose de banal.

Mag me regarda. Sur son visage, je vis une expression que je ne lui avais jamais vue. Pas de la peur. Pire. La compréhension.

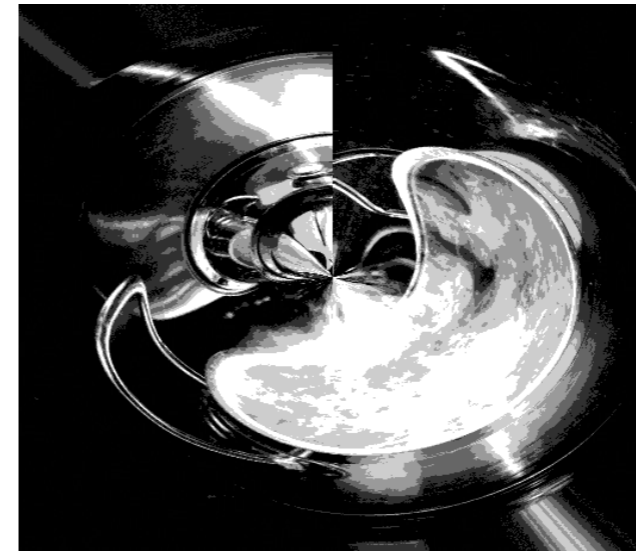
Mon tour vint peu après. La lumière jaillit. La chose descendit. Et cette fois, je ne me débattis pas. Je regardai. Je vis un espace immense, chaud, coloré. Des formes gigantesques disposées selon une logique géométrique. Une lumière douce, orangée. Et des yeux. Deux yeux d'une créature colossale qui me regardaient avec une expression familière, l'indifférence distraite de quelqu'un qui pense à autre chose. Qui accomplit un geste mécanique pendant que son esprit est ailleurs.

Elle ne me voyait pas vraiment.

Elle voyait un petit pois.

Voilà ce que nous sommes, compris-je. Nous ne sommes pas une communauté. Nous ne sommes pas des exilés. Nous ne sommes pas les victimes d'une force divine.

Nous sommes des légumes surgelés.



2. Perception  
de la casserole  
par le petit pois.